

Ahmed Bencherif

La Grande ode

Publibook

Retrouvez notre catalogue sur le site des Éditions Publibook :

<http://www.publibook.com>

Ce texte publié par les Éditions Publibook est protégé par les lois et traités internationaux relatifs aux droits d'auteur. Son impression sur papier est strictement réservée à l'acquéreur et limitée à son usage personnel. Toute autre reproduction ou copie, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon et serait passible des sanctions prévues par les textes susvisés et notamment le Code français de la propriété intellectuelle et les conventions internationales en vigueur sur la protection des droits d'auteur.

Éditions Publibook
14, rue des Volontaires
75015 PARIS – France
Tél. : +33 (0)1 53 69 65 55

IDDN.FR.010.0112276.000.R.P.2008.030.40000

Cet ouvrage a fait l'objet d'une première publication aux Éditions Publibook en 2008

Jocelyne

Heureuse qui comme Jocelyne fut aimée
D'un amour violent sans passion du désir
Voué à l'infini de forme sublimée
Qui naquit un soir d'été, soudain sans prévenir.

De présent généreux alloué au quidam
Le bel émoi me conquiert, nourri de mystère,
L'immense prodige atteint mon âme,
Dépêché avec heur d'un lointain univers.

Mon esprit débarqua dans son grand royaume,
Faire allégeance royale sans pompes,
Ne chercha à sentir les enivrants baumes,
Ni à voir les attraits gracieux qui dopent.

Mon cœur élit logis aux coteaux des Graves
Près de Maison Carrée pour sentir la chaleur ;
Il tremble, il guérit à ses mots suaves ;
A sa voix fluette, il jouit de bonheur.

Ma muse irriguait ses vergers assoiffés,
Curant son spleen mortel, lui chantant romance.
Heureux, j'ai communiqué avec la belle fée
Par delà les chemins, point de résonance.

Son flot de paroles m'enchantait à l'envie,
D'expression candide, au timbre mielleux,
Doux comme le zéphyr qui rafraîchit ma vie,
Par les soirées d'été ou les jours frileux.

Son verbe cultivait mon imaginaire
Qui n'osa par sacre esquisser le portrait,
Vu le temps d'un songe : cheveux noirs, peau claire,
Sourcils bien tracés, visage plein d'attraits,
De taille moyenne, formes gracieuses,
Au pas fier et souple à ses trois décades,
Aux joues pleines, couleur de cerise
De pommes émergeant en jolie myriade.

J'ai aimé ta vertu égale aux moissons
D'un champ très immense fécondé au soleil.
Trois mots du grand amour composent ma chanson
Interprétée de nuit, de jour à mon réveil.

Jocelyne ! Tu verras nos sapins, nos cyprès
Au pied de la dune ondulée par le vent
Où surgit la source fraîche, de fond doré,
Couronnée d'un bouquet de verdure flottant.

Les cristaux scintillants te feront caresses
Aux chevilles blanches, aux jambes fuselées ;
Tu jouiras bellement de plaisir immense,
Tu voudras cavalier et tu voudras rouler.

Tu feras ta pensée à notre Isabelle
Et sur la falaise au-dessus de la marre
Ton regard aimera la région rebelle
Traversée par l'oued, veillée par le Mekhter.

Notre lac est salé, ses eaux s'évaporent ;
Ses oies sont solitaires, ses berges déboisées,
Jusqu'à l'éternité son cycle perdure,
Quand tout aura été anéanti, rasé.

Dans la blanche koubba de mon saint aïeul
Surmontée de croissant, ceinte par quatre murs
Tes invocations franchissent le ciel,
Recueillies et bénies par les deux anges purs
L'odeur de piété te souffle repentance,
Te montre l'auguste silence éternel,
Te cure de tes maux, douleurs et transes,
Stimule tes envies à la vie, au label.

Garde mon souvenir vierge dans ton sein,
Fais-en un monument de paix et de joies,
Puisse tes énergies, c'est un livre sibyllin.
Car je suis victime ulcérée de vos lois.

Le feu de mon amour brûlera pour toujours,
Les eaux bleues de la mer ne pourront l'éteindre.
J'ai tenté d'accéder à ton vœu sans détour,
Le leurre mourut bien avant de feindre
Et le vent raviva les flammes sans répit,
Je revins de suite captif de ma passion.
A tes mots, à ta voix, je chasse mon dépit.
Jocelyne, la reine de mes émotions.

Garde mon souvenir vierge dans ton sein,
Chéris-le comme un trophée merveilleux,
Que ta mémoire le garde pur et sain
Sans jamais l'altérer, captif de tes yeux.

Jocelyne ! Souviens-toi des moments merveilleux,
Vécus à travers les ondes sans frontières,
Dans la stratosphère à des milliers de lieues,
Où nos âmes se mariaient loin de la terre,
Du verbe magique qui glissait dans ton cœur.
De la joie ressentie pour me voir sur écran,
Tu restais captive de plaisir et douceur,
En suivant l'épisode à travers mon roman.

Tes mains frêles roulaient sur un simple clavier,
Libéraient un beau flot qui coulait en cascades,
Fraîches et pures, plus folles qu'un coursier,
Douce et suaves, au goût de muscade.

L'automne te souriait dans sa mue éternelle,
La couleur superbe des arbres t'enchantait,
Tu valsais dans les bois de chêne et d'érable,
Parmi les feuilles tombées qui crissaient.

Sur la plage entre deux mers magnifiques,
Tu livrais de belles impressions d'avenir,
Prodigieux stimulant pour ma grande fresque,
D'art subtil bariolé au son de la lyre.

Paris te semblait proche pour m'accueillir,
Partager avec moi le toit de ton amie,
Libérer nos belles émotions sans frémir,
Comblés par le bonheur d'être enfin unis.

Je vis alors Vénus, ses jardins et ses fleurs,
Ses sources limpides bruissant aux feuillages,
Ses fruits magnifiques d'inégale saveur,
Beau rêve d'évasion parmi les ombrages.

Au mois sacré, tu fis serment dans la mosquée,
A l'issue du prêche officié vendredi.
Ton âme avait bu l'odeur de sainteté,
Bénie par l'oraison d'augustes psalmodies.

Amusée de charme à peine dévoilé,
Elle vit venir la romance fortuite,
A la merci d'aléas, éphémère et sans suite,
La dompter à loisir et d'humeur la geler.

Vie rangée, la passion pour les jeunes femmes,
Comme si son cœur eût refroidi pour toujours.
Mais elle a tôt senti le souffle de l'amour
La combler de plaisir, l'envahir corps et âme.

Cavaler la jument n'est plus des temps présents,
La chose arriva quand même, impromptue,
Comme la mélodie de cymbale battue.
Courtoisie et respect se mêlaient au charme,
Déployé encore de façon timide,
Par crainte d'offenser l'émouvante dame,
Au visage pourpre, tel un fruit de grenade.

Le chagrin commença vers la fin de l'automne,
En ville côtière qui ferma nos beaux flux,
M'internant dans l'ancre du silence monotone,
M'accablant d'angoisse, sans espoir de salut.

Le mâle dégradé se sentit menacé,
Déclencha la scène par sinistre calcul,
Intéressé par les acquêts et d'amour nul,
Imposant contraintes par les temps dépassés.

Le retour s'illustra de grande surprise,
Le miroir reflétait un nouveau visage
De liens forts fluctuants d'affection imprécise
Sur un fond de l'amour encore vierge.

La tigresse rugit avec fureur et prit l'élan,
Les griffes saillantes, le regard foudroyant.
Mais c'était son tigre calme et prévenant,
Affable et médusé, resté sur son séant.

Colère effrénée et la porte claquée,
Magma en irruption, foudre abattue !
La belle révoltée fut davantage louée,
Sa page en braise défendait sa vertu.

La paix revint très tôt, les deux âmes unies,
Le filon d'or caché émergea en beauté
Et surgit la crainte de l'instant redouté,
La fuite en avant engagée à l'infini.

Du temps mort souhaité, réputé restaurer
L'amitié vite mue en amour méconnu
Le dessein recherché n'est plus à espérer,
Fragile autant qu'un fil de soie ténu.

Nos esprits se croisaient dans le firmament,
Libres comme le vent, embarqués dans un char
Attelé aux chevaux ailés, beaux et charmants,
Eblouis de douce lumière sans dard.

Nos corps rivés au sol demeuraient impuissants
A faire de nos vœux une réalité
Martyre sans appel de l'ordre oppressant
Imbu de sa force et sans rivalité.

Nos pensées volaient lors de nos tristes fêtes
Du mouton sacrifié, du sapin érigé,
Leur longue échéance attendue avec hâte,
Geôle d'épouvante. Qui eût pu y songer ?

Jocelyne ! Prends ma main, l'avenir nous sourit,
Vivons la saga dans la joie et les ardeurs.
Mon dessein est noble, je serai le mari
Plus fou que l'amant brûlé par la langueur.

Corrige mon talent et ma hardiesse,
La musicalité des mots, le peu d'élégance.
Tu ne peux corriger ma grande faiblesse
L'engouement voué à tes magnificences.

Moins que ça ne puis-je te donner mon aimée,
L'unique foyer de mes émotions.
La comédie est vaine dans les grandes passions,
Car leur flamme surgit où tout semble calmer.

Ce serait te mentir, abuser de ta foi,
L'abeille se nourrit dans les jardins en fleurs,
Mon amour s'abreuve de tes belles ardeurs,
Ma conquête hardie n'est que de bon aloi.

Pourras-tu renoncer à ta sensualité ?
L'hypnose est éphémère, le réveil si brutal
Et l'être se morfond, terrassé par le mal,
Angoissé de remords, de chagrin, tourmenté.

Vois clair en toi-même, laisse jaillir le vrai,
Accepte ce destin venu tardivement,
Jouis-en avec heur, rien n'a plus d'attraits,
C'est la source de vie qui coule lentement.
Au soleil de midi jaunissant de l'hiver,
Inlassablement terni par de gros nuages
Noirs crasseux, gris cendre, épaissis dans l'éther,
Actifs avec furie, annonçant l'orage,
La blanche colombe quitta son pigeonnier,
Survola monts et flots, les prairies et les plaines,
Apeurée par l'aigle, traquée par l'épervier,
Hardie et fidèle arriva sans peine,
Becqueta ma vitre et me remit l'anneau
Porteur de nouvelles me disant son regret,
Pour cause mondaine célébrée au château
Toute l'après-midi afin de palabrer.

Je sentis ses odeurs ramenées par le vent
Et j'en bus à la lie l'extrait euphorique.
La vive boisson, le nectar magique
Dans une coupe d'argent, sous mon humble auvent.

Mon esprit chavira et mua en oiseau
Qui vola dans les airs et alla se poser
Sur la paume de sa main, plus frêle qu'un roseau,
Plus belle qu'une fleur, plus douce qu'une rosée.

Le courroux encore ! Les nerfs à fleur de peau,
Le visage rougi et les yeux enflammés,
Mise en garde et l'épée hors du fourreau,
La joie émerveillée sévèrement blâmée.

Au vent ! Point de gîte, l'heure n'a pas sonné,
Ressentiment impur, jusqu'alors inconnu.
Amère déception, le sublimé fané.
Grande perplexité, errance dans les nues.

Le temps s'était figé. Plus de jour, plus de nuit !
Le futur enfermait ses joies, ses tristesses.
Tôt l'esprit fut conquis pleinement par l'ennui
Et le cœur fragile assiégé de transes.

Le ciel s'était vidé de sa phosphorescence,
De ses couleurs claires, grises ou sombres.
La boule de feu perdit son incandescence
Le disque de platine s'enfuit dans les ombres.

Dans les bois silencieux, les feuillages dorment,
Les oiseaux sont en deuil, la faune se terre,
La cigale se tait et les fourmis chôme,
Le lièvre demeure cloîtré dans son repaire.

Halte ! Il faut penser. Trop de fatuité nuit.
La page est tournée, la romance mourut,
Le discrédit blesse, la hargne se poursuit,
Rien n'a plus d'intérêt, c'est l'heure de la mue.

L'artiste dessina de belles images
Figurées clairement avec talent et art ;
Le mage dispensa de probants adages
Averés dans la vie, sans bruit, ni fanfare.

Le poète chanta l'idylle sibylline ;
Le courtisan se crut proche de son dessein
Par la voix, les regards, les traits et les signes.
Ivre de passion qui prenait son chemin.

Le Seigneur exhorte les humains à aimer.
Ceux-ci sont des frères par le sang ou le culte.
La mue peut s'opérer si l'ardeur est calmée.
L'amitié et l'amour mèneront leur lutte.